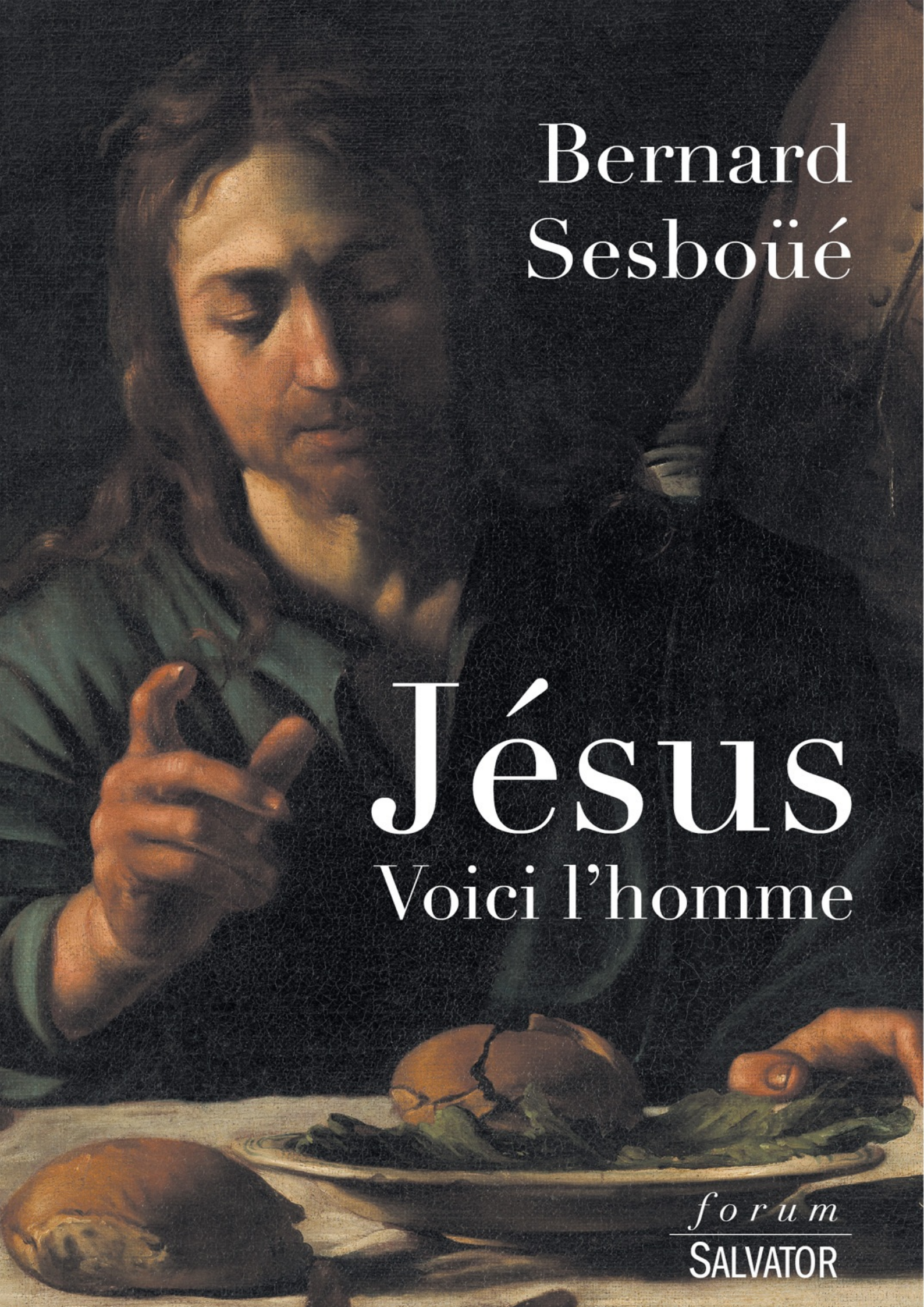

Bernard Sesboüé

Jésus
Voici l'homme

forum
SALVATOR

Bernard Sesboüé

Jésus

Voici l'homme

La foi chrétienne nous dit que Dieu s'est fait homme pour entrer en relation d'amitié avec nous. Jésus est cet homme qui a cherché à se faire reconnaître comme Dieu dans son humanité.
Il ne suffisait pas pour cela qu'il fût un vrai homme, partageant tout de notre condition humaine, il fallait qu'il fût aussi un homme vrai. Nous n'aurions pas pu le reconnaître dans sa véritable identité s'il s'était montré homme dans une médiocrité banale.

Nous savons qu'il fut un homme rayonnant, on l'a même accusé d'être un séducteur. Il a pu oser cette parole : « Qui de vous me convaincra de péché ? », alors que ses adversaires étaient à l'affût pour le prendre en faute sur des détails de l'observation de la loi.

Il s'agit ici de décrire le comportement humain de Jésus pour en montrer l'excellence unique. Jésus réalise parfaitement la vocation de l'homme, et à travers l'homme il se révèle comme le Fils de Dieu.

© D.-R.

Jésuite, le père ***Bernard Sesboüé*** *est un des grands théologiens contemporains, professeur émérite au Centre Sèvres à Paris. Auteur de livres faisant la part belle à la recherche fondamentale (comme son* Histoire des dogmes, *Desclée), mais également de livres plus vulgarisés (comme* Jésus-Christ, Seigneur et Fils de Dieu*), il a obtenu le Prix des libraires religieux pour son livre entretien avec Marc Leboucher,* La théologie au XXe siècle et l'avenir de la foi *(DDB). Son ouvrage* L'homme, merveille de Dieu *(Salvator, 2015) a reçu le Prix Siloé-Pèlerin.*

Couverture : Isabelle de Senilhes - Photo : *La Cène d'Emmaüs* (détail), Le Caravage, XVIe s. - © Electra/Leemage

forum
SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aussi dès les débuts de l'Église les fidèles du Christ ont-ils éprouvé une grande frustration devant cet immense silence et ils ont essayé de le combler en rédigeant une série d'évangiles apocryphes, qui multiplient les anecdotes sur l'enfance de Jésus. Ces récits partent d'une intention pieuse, au moins quand ils ne sont pas l'expression d'un certain *docétisme*, c'est-à-dire du désir de faire échapper Jésus enfant à l'ensemble des conditions normales de l'existence humaine et de ramener son incarnation à une pure apparence. (Le verbe grec qui signifie *apparaître*, *dokein*, est à l'origine de notre mot *docétisme)*. Ces textes sont le plus souvent dérisoires, quand ils font de l'Enfant Jésus un petit magicien, parfois même cruel. Le silence évangélique est d'une autre tenue. La comparaison suffit à manifester où se trouve l'inspiration divine. Nous devons respecter ce silence, lourd de sens, par le mystère de transcendance vers lequel il nous conduit et qui nous échappera toujours.

Ce grand silence qui recouvre toute l'enfance et le début de la vie de Jésus comporte cependant une exception retentissante et particulièrement révélatrice de sa personne. À l'occasion du pèlerinage pascal de ses parents à Jérusalem, Jésus, âgé de douze ans, c'est-à-dire au seuil de la vie adulte, reste à leur insu à Jérusalem. Son dialogue étonnant avec les maîtres de la Loi correspond peut-être à l'examen marquant la fin de la formation « catéchétique » des enfants juifs. Jésus y apparaît plus qu'intelligent. Mais la réponse qu'il fait au reproche très clair d'une mère inquiète est particulièrement instructive : « Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Vois, ton père et moi, nous te cherchions tout angoissés » (Lc 2, 48). Cette réponse sera la première parole attribuée à Jésus dans l'Évangile de Luc et elle prend de ce fait une grande signification. Jésus répond avec une sérénité complète et au nom d'une sorte d'évidence : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas

qu'il me faut être chez mon Père ? » Seule la conviction qu'il est « le Fils », conviction qui a accompagné les premiers mouvements de sa pensée d'enfant, a pu justifier à ses yeux l'écart qu'il vient de commettre en échappant à la surveillance de ses parents. Il vit dans l'évidence de sa relation filiale avec Dieu qu'il appelle « son Père »[1]. Il a douze ans et il n'en fait nullement la théorie, mais il l'affirme comme allant de soi. Cette relation passe avant celle, pourtant capitale, qu'il entretient avec « ton père et moi ». Il est remarquable que la première parole de Jésus concerne son identité filiale et sa relation unique à Dieu qu'il appelle son Père. Jésus déchire ici un coin du voile qui l'enveloppe.

L'évangéliste précise que ses parents ne comprirent pas ce qu'il leur disait et n'arrivent pas à le suivre sur le terrain de cette relation unique. Leur foi est encore en chemin. Ce décalage complet entre eux et leur fils est surprenant. Il nous montre que dans la vie quotidienne de Marie et de Joseph, tout est loin d'être clair. Jésus apparaît ici très conscient de lui-même et très déterminé. Cet événement donne une tout autre valeur à la soumission qui nous sera dite aussitôt après.

Cet « instantané » sur l'enfance de Jésus doit donc nous suffire. Il nous annonce l'essentiel et il éclaire de sa lumière aveuglante les trente années de sa vie encore cachée. Jésus, revenant à Nazareth avec ses parents, « leur était soumis » (Lc 2, 51). Jésus est à la fois « chez son Père » et soumis à ses parents, les deux choses vont de pair. Il se comporte en bon fils aussi bien à l'égard de l'Éternel qu'à l'égard de ceux-ci.

L'entrée en scène de Jésus

« Alors paraît Jésus, venu de Galilée jusqu'au Jourdain » (Mt

3, 13). Le ministère de Jésus commence par une scène initiatique : son baptême. Jésus vit encore dans le sillage de Jean le Baptiste. Ce baptême exprime une décision claire de sa part concernant la figure qu'il entend montrer de lui-même aux membres de son peuple. Il décide du style de toute sa vie. Il ne cherchera pas à remplir la figure d'un Messie glorieux. Il sera humble avant tout, et il se solidarise d'entrée de jeu avec les pécheurs, dans une démarche pénitentielle qui est celle de tous. Cette démarche choque le Baptiste lui-même dans une saine émulation d'humilité. Elle entend « accomplir toute justice », c'est-à-dire s'inscrire dans la fidélité totale du Fils au dessein de son Père. Les quatre évangélistes la rapportent avec des nuances (Mt 3, 13-17 ; Mc 1, 9-11 ; Lc 3, 21-22 ; Jn 1, 29-34) et l'unanimité est complète aujourd'hui pour considérer que nous avons affaire avec cette scène à un événement tout à fait historique. Ce baptême donne lieu alors à une théophanie qui comporte à la fois le don de l'Esprit et une parole de révélation qui authentifie la filiation divine de Jésus. Ce langage divin sort par hypothèse du propos de ce livre, qui entend souligner la vérité de l'humanité (*Menschlichkeit*) de Jésus, de même que la parole analogue prononcée sur la montagne de la transfiguration (Mt 17, 1-9 ; Mc 9, 2-9 ; Lc 9, 28-36). Dans cette scène Jésus est d'ailleurs totalement passif, nous ignorons le contenu de son dialogue avec Moïse et Élie. Il n'intervient que pour exiger le secret messianique.

Après le baptême et la tentation[2], Jésus quitte Nazareth et s'installe à Capharnaüm (Mt 4, 12). « À partir de ce moment, il commença à proclamer : "Convertissez-vous : le royaume des cieux s'est approché" » (Mt 3, 17) ; ou : « Convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1, 14). C'est l'indicatif de toute sa mission. Cette formule récapitulative anticipe d'ailleurs toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE III

UNE JOURNÉE DE JÉSUS

Jésus a quitté Nazareth, le pays de son enfance et de sa jeunesse. Il commence son ministère public et choisit de devenir prédicateur itinérant. C'est dire qu'il n'a plus de résidence fixe ni de petit quartier général. Il est intéressant de restituer ce que pouvait être une de ses journées, à partir de ce que nous disent les Évangiles. Aucune sans doute ne nous est programmée d'un bout à l'autre, comme je vais essayer de le faire. Mais des indications convergentes nous permettent de le suivre à travers les diverses heures de la journée.

La nuit, le temps de la prière

Les évangélistes sont évidemment muets sur les conditions du sommeil de Jésus, car ces choses n'appartenaient pas à une biographie qui essaie de retenir les événements les plus importants du héros. La nuit et le tout premier matin semblent consacrés à la prière et font partie du secret de la relation de Jésus avec son Père. Il pratiquait toujours ce qu'il enseignait : s'il a dit qu'il faut prier sans cesse (Lc 18, 1), il en a fait certainement la loi de son existence. Il a inauguré son ministère par une retraite au désert, où il jeûna, fut tenté et résista grâce à la force de sa prière et de la présence de l'Esprit qui le conduisait. Mais la prière n'est mentionnée que lorsqu'un événement important s'accomplit ou se prépare. Au moment de

son baptême, Jésus priait (Lc 3, 21), comme avant l'appel des douze disciples, où Luc nous dit qu'il « passa la nuit à prier Dieu » (Lc 6, 12). De même Jésus est en prière, à l'écart, quand il interroge ses disciples sur son identité (Lc 9, 18). Il monte aussi sur la montagne pour prier (Lc 9, 28) et sa prière reçoit la réponse de la transfiguration. En Luc Jésus est en prière au moment où il enseigne le *Notre Père* à ses disciples qui lui demandent de leur apprendre à prier (Lc 11, 1). Jésus peut aussi se retirer le soir dans la montagne pour prier à l'écart et seul (Mt 14, 23). Mais cette prière semble s'être prolongée jusqu'au petit matin, où il rejoint ses disciples en grave difficulté dans leur barque battue par les vagues.

Toute prière doit être exprimée dans la conviction de foi la plus profonde qu'elle sera exaucée selon la volonté de Dieu, au risque de défier l'évidence : « En vérité, je vous le déclare, si quelqu'un dit à cette montagne : "Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer" et ne doute pas en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrivera, cela lui sera accordé » (Mc 11, 23). La certitude d'être exaucé est source et condition de la prière.

Très peu de choses nous sont dites du contenu de sa prière. On peut dire que le psautier de l'Ancien Testament constituait le corps essentiel de cette prière : le chant des psaumes est attesté (Mt 26, 30). Il ne faut jamais oublier que le *Notre Père* est la prière enseignée par Jésus aux siens, mais pas formellement la prière de Jésus lui-même. Bien évidemment, l'orientation fondamentale de la prière enseignée rejoint les grandes intentions de la vie de Jésus : par l'invocation de Dieu comme Père il nous communique sa relation personnelle et nous fait aller plus loin que l'intimité de la prière des psaumes. Le *Notre Père* se développe dans le triple souci de la sanctification du nom de Dieu, de l'annonce de son règne et de l'accomplissement de sa volonté sur la terre. La seconde partie de la prière concerne

les besoins de l'homme et les exigences que Dieu lui adresse : la demande de la nourriture considérée comme un don de Dieu, le pardon de nos péchés, en interaction avec le pardon mutuel des offenses, et la protection divine dans la tentation. Toutes ces demandes, Jésus pouvait les faire siennes. Quand il demandait au Père le pardon des péchés, comme il fera sur la croix à l'intention de ses bourreaux (Lc 23, 34)[1], il se solidarise avec les péchés de ceux qu'il est venu sauver.

Mais sa relation au Père comportait un au-delà que nous apprenons en de rares circonstances. Car les textes sont presque muets sur le contenu de cette prière. Trois fois seulement nous le connaissons. Une première fois, c'est dans l'hymne de jubilation, confidence rapportée par Matthieu et Luc, qui nous livre à la fois le climat et l'objet de la relation entre le Père et le Fils :

> À l'instant même, il exulta sous l'action de l'Esprit Saint et dit : je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout petits. Oui, Père, c'est ainsi que tu en as disposé dans ta bienveillance. Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne connaît qui est le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler (Lc 10, 21-22 ; Mt 11, 25-27).

Ce texte, de facture johannique, se trouve dans la fameuse source « Q », commune à Matthieu et à Luc. Il exprime le débordement dans le langage de Jésus de la communion unique dans laquelle il vit avec son Père. C'est cette communion inexprimable qui est révélée aux tout-petits. C'est ensuite la prière de l'agonie, dialogue douloureux de Jésus avec son Père, au cours de laquelle Jésus prie, afin de conformer sa volonté à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE V

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Dès le début de son ministère, Jésus commence à proclamer : « Convertissez-vous : le règne de Dieu s'est approché » (Mt 4, 17). Mais rien ne nous est encore dit de ce que signifie une telle proclamation, ni de quoi il s'agit avec l'expression de « royaume » ou de « règne de Dieu ». La séquence de Matthieu nous apprend qu'après les tentations au désert Jésus se retire en Galilée et vient habiter à Capharnaüm. C'est alors qu'a lieu l'appel des quatre premiers disciples, Simon-Pierre et son frère André, et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Ensuite Jésus parcourt la Galilée pour y continuer sa proclamation du Royaume, en l'accompagnant de guérisons « de toute maladie et de toute infirmité parmi le peuple » (Mt 4, 23). Jésus, dès ses premières rencontres avec la foule, guérit toutes sortes de maladies et de tourments, souvent interprétés comme des possessions diaboliques. Inévitablement, de grandes foules se mettent à le suivre, venant d'un peu partout. Rien ne nous est encore dit du contenu de la prédication de Jésus, mais on voit se réaliser déjà ce monde symbolique nouveau, encore provisoire, qui jaillit du simple fait que Jésus est là et qu'il agit. On voit de même à Lourdes de longues processions de petites voitures transportant des malades. Ces gens sont venus dans l'espérance d'une guérison, même s'ils savent que tout le monde ne peut pas être guéri. Ces foules n'ont ni plus ni moins de foi que celles qui suivaient Jésus en Galilée. Nous pouvons avoir à leur égard

le respect de Jésus, qui savait discerner la foi dans des cœurs sans doute encore bien pesants. La grande parabole des malades guéris par Jésus continue encore sous nos yeux.

Même si l'on fait la part de la généralisation due à des récits simplifiés à l'extrême, le succès de Jésus auprès des foules est immédiat, comme on le voit chez Marc à la rapidité du projet de mort que ses adversaires font peser sur lui. Non moins intéressante est la manière dont Jésus gère cette notoriété rapide et nouvelle. Il la tient le plus possible à distance. Il impose, généralement sans trop de résultat, le secret messianique, interdisant toute publicité aux bénéficiaires de guérisons. Il garde toute sa liberté dans sa manière de vivre, discrète et largement cachée. Il ne se laisse en rien séduire par son propre succès. Ses miracles, trop souvent opérés un jour de sabbat, provoquent vite une contestation et engagent tout un débat autour de sa parole.

Le décor de la grande composition matthéenne connue sous le nom de « sermon sur la montagne » est donc planté. Matthieu y rassemble le contenu de la prédication du Royaume en un tout assez structuré. Il ne s'agit pas ici de le commenter pour lui-même, mais pour ce qu'il nous révèle du comportement concret de Jésus. Le portique d'ouverture est constitué par les huit béatitudes, qui ont fait l'objet de notre chapitre précédent. Nous avons vu comment Jésus s'y livre lui-même selon les choix fondamentaux qui donneront à son existence son style original.

Le discours débute par l'appel adressé à la foule de devenir « le sel de la terre et la lumière du monde ». Ce sont deux indicatifs de ce qu'est Jésus lui-même, surtout dans l'acte d'annoncer le royaume de Dieu. Jésus est le sel qui ne peut perdre sa saveur. Le sel est un condiment qui donne du goût aux aliments, leur permet d'être conservés et les purifie. Le sel symbolise la sagesse. Mais il ne se suffit pas à lui-même : on ne

peut le manger à pleine bouche sans être suffoqué par son amertume. Il est toujours piquant et porteur d'une certaine violence, il « attaque ». Il convient donc de l'utiliser à bon escient. Appliquer à Jésus la notion de sel signifie que sa parole n'est ni neutre ni verbeuse, qu'elle est capable de décaper les consciences et d'ouvrir en elles des voies jusque-là fermées. Jésus emploie de même l'image de la lumière, qu'il applique aussi à la foule qui le suit : ces gens par leur foi doivent devenir la lumière du monde et donc ne pas rester sous le boisseau. La vraie lumière du monde, c'est évidemment Jésus lui-même, au point que l'évangéliste Jean en mettra la proclamation dans la bouche même de Jésus (Jn 8, 12).

Dans le cours de ce « sermon », Jésus entend se situer avec clarté et fermeté par rapport à la Loi « qu'il n'est pas venu abolir, mais accomplir » (Mt 5, 17). Son attitude est complexe. Car il proclame que le plus petit trait de la Loi ne passera pas, que le tout de la Loi doit « s'accomplir » et en même temps le discours commence par l'exposé de six cas où Jésus prétend corriger la Loi, telle qu'elle est, en exigeant infiniment plus qu'elle. C'est le refrain oratoire et solennel : « Vous avez appris qu'il a été dit […]. Et moi je vous dis » (Mt 5, 21 ; 27 ; 33 ; 38 ; 43). Celui qui a donné les commandements est Moïse, considéré par toute la tradition juive comme l'expression même de la parole de Dieu. Or Jésus ne commente pas les versets anciens à la manière des rabbins, pour préciser jusqu'où va leur exigence. Il met tout simplement en parallèle et en opposition la parole de Moïse et la sienne. Mais il ne s'agit pas d'une contradiction pure et simple, car Jésus se permet de surenchérir à chaque point et de demander beaucoup plus. C'est en cela que consiste la volonté « d'accomplir ». Jésus oppose la Loi à l'Évangile comme ce qui est encore insuffisant et ce qui constitue le plein accomplissement du commandement. Les formules s'opposent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même qui doivent donner l'exemple de la parfaite observance de la Loi. Jésus reste seul avec la femme. Lui seul serait en droit de lancer une pierre. Mais il montre sa miséricorde, il ne la condamne pas, tout en l'invitant à ne plus pécher.

Un autre type de réponse consistera à déplacer le problème et à provoquer une reconsidération des choses jugées acquises. Ainsi, en ce qui concerne la répudiation des femmes, Jésus remonte à la Loi initiale, à la Loi de la création, antérieure à celle de Moïse et qui ne connaît pas le droit à l'adultère (Mc 10, 5-11).

Les questions-reproches

Les pharisiens sont toujours à l'affût pour prendre Jésus en faute. Ainsi ses disciples ont froissé quelques épis de blé, en passant dans un champ un jour de sabbat (Mt 12, 1-8 ; Mc 2, 23-28 ; Lc 6, 1-5). Ils ont donc transgressé le jour saint. Jésus répond en prenant sa référence dans un geste de David lui-même qui a mangé, ainsi que ses compagnons dans la maison de Dieu, les pains de l'offrande réservés aux prêtres. La faim à calmer est une exigence qui passe avant le sabbat. Jésus élargit la question en posant clairement la hiérarchie des valeurs : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » Il en va de même de la question sur le jeûne (Lc 5, 33-36).

La même question est posée à Jésus, de manière muette selon Marc et Luc, par ceux « qui l'observaient pour voir s'il guérirait [l'homme à la main paralysée] le jour du sabbat » (Mc 3, 1-6 ; Lc 6, 6-11), mais de manière orale selon Matthieu : « Est-il permis de faire une guérison le jour du sabbat ? » (Mt 12, 10). Ici la question-piège se change en accusation. Ils veulent prendre Jésus en flagrant délit de désobéissance à la Loi. Jésus déplace

une fois encore la question en posant celle de la hiérarchie des valeurs. Il y a des œuvres d'urgence qui peuvent être accomplies le jour du sabbat, comme de sauver une vie, même celle d'un animal. Cette guérison provoque alors un premier conciliabule des pharisiens et des hérodiens sur les moyens de faire périr Jésus. Nous sommes au chapitre 3 de Marc, c'est-à-dire que le récit est placé au tout début du ministère de Jésus.

Les pharisiens ont ajouté à la Loi nombre de prescriptions et traditions qu'ils imposent à leurs coreligionnaires, par exemple la « tradition des anciens » sur les ablutions, transgressée par les disciples de Jésus qui ne se lavent pas les mains avant le repas (Mt 15, 2 ; Mc 7, 1-13). Car Jésus et ses disciples prennent de grandes libertés par rapport à ces traditions. Les pharisiens demandent des comptes à Jésus sur la chose. La réponse de Jésus est particulièrement sévère : elle sort de cet exemple futile pour mettre en contradiction les traditions pharisiennes avec les commandements les plus importants de la Loi, comme celui d'honorer son père et sa mère. Car la tradition de l'offrande sacrée est censée libérer de cette obligation capitale. En déplaçant la question, Jésus montre le danger pervers de la multiplication des traditions.

La réponse par la parabole

Un légiste se lève avec une question à la bouche, « pour lui tendre un piège », dit Matthieu (Mt 22, 34-40), « pour le mettre à l'épreuve », dit plus discrètement Luc (Lc 10, 25-28). Chez Matthieu la question est plus agressive et ressemble à une leçon élémentaire de catéchisme : elle porte sur le plus grand commandement de la Loi. Jésus y répond lui-même en y ajoutant le second commandement, aussi important que le premier. Chez

Marc (12, 28-31) le scribe est présenté de manière positive et le dialogue s'étoffe : il répète le commandement après Jésus dont il approuve la réponse. Jésus à son tour le félicite de sa réflexion en lui disant : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » Le scribe est presque un disciple. Chez Luc la question du légiste est plus ouverte : « Que dois-je faire pour avoir en partage la vie éternelle ? » Jésus ne répond pas lui-même, mais renvoie son partenaire à la Loi. C'est le légiste qui donne la bonne réponse et Jésus le félicite. Comme on le voit, la « mise en scène » de la parole de Jésus varie sensiblement d'un texte à l'autre. Les évangélistes gardent une grande liberté dans l'interprétation de l'incident. Mais chez Luc le dialogue va rebondir.

Le légiste « voulant montrer sa justice », sans doute se justifier d'avoir posé la première question, repart sur un nouveau point, de manière rabbinique cette fois : « Qui est mon prochain ? » Question classique, mais combien grave. Désormais la situation va s'inverser : ce n'est plus Jésus qui est mis à l'épreuve, c'est le légiste qui cherche à avoir son opinion sur un point très controversé et aux réponses multiples. Jésus choisit cette fois le genre de la parabole qu'il affectionne particulièrement et sur lequel nous reviendrons[1]. La parabole renverse alors discrètement la question. Ce n'est plus : « Qui est mon prochain ? », avec toutes les considérations géographiques et familiales, ou les relations amicales que l'on peut mettre en cause ; c'est : « De qui s'est-il montré le prochain ? » La réponse ne vient plus de l'objectivité des situations de proximité, mais du cœur de l'auditeur de la parabole. Ce renversement est caractéristique de la pédagogie de Jésus : il est la forme extrême du déplacement. Selon cette logique, Jésus redemande au légiste de conclure l'histoire : « qui s'est montré le prochain » du blessé ? C'est donc lui qui formalise la réponse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare (Lc 16, 19-31) revient sur le même risque de la fin eschatologique. Elle se réfère à une histoire connue qui évoque le renversement des situations entre l'ici-bas et l'au-delà. Jésus connaît le folklore de son peuple. Le riche mène la grande vie de manière égoïste, sans regarder ni même voir le pauvre à sa porte. Lazare est un infirme, atteint d'une maladie de peau, réduit à demander l'aumône. Les deux hommes viennent à mourir et la situation se renverse. Le riche est puni de son égoïsme et de son manque de pitié, il souffre rudement dans les flammes de l'Hadès et implore une goutte d'eau afin d'atténuer sa peine. Le pauvre est emporté dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire qu'il est définitivement sauvé. Le « grand abîme » qui les sépare montre que la situation est définitive. La fin du récit semble ajoutée, par Jésus ou par l'évangéliste, et constitue une seconde pointe de la parabole. Le riche fait instance et ne demande pas moins que l'envoi d'un Lazare ressuscité auprès de ses cinq frères, afin de les convertir. Abraham répond alors : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, même si quelqu'un ressuscite des morts ils ne seront pas convaincus » (v. 31). Faut-il voir ici une allusion de l'évangéliste à l'incrédulité qui a encore largement suivi la résurrection de Jésus ? Cette demande d'un signe exceptionnel est inutile pour les sceptiques qui refusent de croire à Moïse et aux prophètes.

Le monde des affaires

La parabole du débiteur impitoyable (Mt 18, 23-35) montre que Jésus n'ignore pas le monde des affaires, celui des gros emprunts et de la nécessité de rembourser, au risque des peines les plus graves. Mais le maître, c'est-à-dire Dieu le Père, est

plein de pitié et accepte la promesse de remboursement d'un serviteur qui lui doit une somme colossale. Ce que ne fait pas le bénéficiaire de cette miséricorde qui fait mettre en prison un compagnon qui lui devait une somme ridicule. La disproportion traduit le caractère incommensurable de la différence entre le prix du salut et les torts minimes que nous pouvons avoir les uns envers les autres. Le maître fait alors condamner à son tour son serviteur. Il y a là aussi une allusion au Jugement dernier.

La parabole du gérant habile et malhonnête (Lc 16, 1-8) fait aussi référence à un monde où la corruption est monnaie courante. La pointe de l'histoire est de comparer son astuce intelligente au manque d'initiative des fils de lumière : le gérant diminue généreusement les montants que doivent les débiteurs du maître, dont il attend un aussi généreux retour. C'est cela qui lui mérite l'éloge du maître. Cette parabole n'est en rien une allégorie. Elle nous dit la largeur d'esprit de Jésus qui intègre même des comportements très mélangés à son enseignement.

Les paraboles des talents chez Matthieu (25, 14-30) et des mines chez Luc (19, 11-28) se réfèrent elles aussi au monde des affaires. Ceux qui ont reçu cinq ou deux talents les font valoir pour en retirer autant que leur mise. Le troisième se contente d'enterrer le talent[9] avant de le rendre. La parabole se termine par une référence au Jugement dernier, c'est-à-dire à la réalité de ce qui avait débuté comme une parabole. Chez Luc la parabole des mines, dont la portée est la même, revêt une dimension politique. Elle s'inspire de la démarche d'Archélaüs qui avait fait le voyage de Rome pour faire confirmer sa royauté. Jésus lirait-il la presse de son temps ? Mais la finale est infiniment plus tragique : « Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici, et égorgez-les devant moi » (v. 27). C'est le nouveau roi qui parle, toujours dans le

cadre de la parabole. C’est aussi une allusion au Jugement dernier, dont l’image est tirée cette fois du registre politique.

Les paraboles de la prière

Plusieurs paraboles comportent un enseignement sur la prière. Elles invitent toujours à la persévérance. Celle de l’ami importun (Lc 11, 5-8) donne en exemple un homme particulièrement sans-gêne, qui vient déranger son ami en pleine nuit, alors que tout le monde est au lit, afin de pouvoir honorer les devoirs de l’hospitalité. Malgré son irritation bien visible, cet ami acceptera de se relever et de satisfaire la demande, non pas par amitié, mais surtout pour avoir la paix. Jésus se sert de cette histoire banale pour inviter à une prière qui ne se lasse pas. Il est clair que Dieu ne partage pas l’irritation de l’ami ; mais sa bonté sans faille est toujours prête à exaucer nos demandes. La parabole du juge inique (Lc 18, 1-8) est un doublé de la précédente, qui insiste davantage sur la mauvaise volonté de celui qui est sollicité. Jésus est au courant des misères de la justice, capable de sombrer dans l’injustice. Ce juge, qui ne craint pas Dieu et se moque des hommes, va rendre justice à la demanderesse, afin qu’elle ne vienne plus « lui casser la tête ». L’argument a fortiori joue à plein : « combien plus » Dieu, qui est la souveraine bonté, rendra-t-il justice à ceux qui le supplient, même s’il les fait attendre.

La parabole du pharisien et du publicain (Lc 18, 9-14) est un enseignement sur la manière de prier : celle-ci peut aller jusqu’à conférer la justification. Sous prétexte de prière, le pharisien ne fait qu’exprimer son autosatisfaction d’être meilleur que les autres. Il rend bien grâce à Dieu, mais c’est pour se mettre en valeur : il ne commet pas les péchés courants et il accomplit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE X

JÉSUS, HOMME DE CŒUR

Il est sans doute indiscret de vouloir entrer dans l'affectivité personnelle de Jésus. Ce domaine est particulièrement intime et une zone immense de mystère enveloppe tout ce qui concerne le cœur de Jésus. Pourtant, nous avons déjà rencontré dans les chapitres précédents son incontestable tendresse. D'ailleurs, Jésus pourrait-il être un homme vrai, sans être un homme de cœur ? Sa tendresse ouverte à tous est attestée par cette parole, évidemment choquante dans la bouche de tout autre : « Venez à moi, […] je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos pour vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger » (Mt 11, 29-30). Mais les évangélistes montrent aussi chez lui des relations affectives profondes avec diverses personnes amies. Il menait une vie affective avec des hommes et des femmes, toujours dans ce climat de limpidité qui marque son existence. Suivons donc les données évangéliques, en évitant de tomber dans le « psychologisme ».

Ces femmes qui « suivaient » Jésus

Parallèlement au choix des apôtres par Jésus, il faut tenir compte du groupe des femmes qui le « suivaient » : « Jésus, nous dit Luc, faisait route à travers villes et villages ; il proclamait et annonçait la bonne nouvelle du règne de Dieu. Les Douze étaient avec lui, et aussi des femmes qui avaient été

guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie, dite de Magdala, dont étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs biens » (Lc 8, 1-3). Cette brève mention, propre à Luc, est fort intéressante. Nous retrouverons ces femmes au pied de la croix en Matthieu (27, 55-56) : « Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient à distance ; elles avaient suivi Jésus depuis les jours de Galilée en le servant ; parmi elles se trouvaient Marie de Magdala, Marie la mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. » Luc confirme l'emploi du mot « suivre » à leur propos : « Tous ses familiers se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée et qui regardaient » (23, 49). La présence de ces femmes montre que le groupe qui se déplaçait avec Jésus n'était pas purement masculin. Il témoigne ainsi d'une profonde humanité.

Ces versets elliptiques ont pour nous une grande importance : ils nous ouvrent une petite fenêtre sur la vie pratique de Jésus. Ce groupe des femmes « étaient avec » Jésus, de même que ses disciples. Il nous est dit deux fois qu'elles « le suivaient », expression dont le sens est bien précisé à propos des Douze. Ce groupe de femmes s'était attaché à Jésus, parce qu'elles avaient été guéries. Elles l'ont suivi de manière durable, depuis les débuts en Galilée jusqu'à la croix, ce qui suppose un engagement étroit envers lui. Elles entretenaient la petite bourse qui les faisait vivre et rendaient un grand nombre d'autres services. Le « groupe de Jésus » avait donc une certaine intendance et comportait des femmes, donnée extrêmement rare à l'époque. Ces femmes seront les premières à annoncer la résurrection de Jésus, ce qui leur donne un rôle capital dans l'économie du salut. Dans un premier temps, elles ne seront pas crues.

Dans ce groupe Marie de Magdala semble la figure de proue.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les péchés. Jésus n'hésite pas non plus à guérir le jour du sabbat (Mt 12, 9-14 ; Mc 3, 1-6 ; Lc 6, 6-11 ; 13, 10-17), car « le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat ». La compassion ne peut se permettre aucune parenthèse, quand il s'agit de sauver la vie d'un animal, qui s'impose le jour du sabbat. Combien plus, quand il s'agit de la vie d'un homme.

Comment Jésus peut-il guérir ? Jésus n'est nullement un magicien. Tout miracle est pour lui un don du Père et il l'obtient dans la communion que la prière a établie avec lui. Le manque de foi des témoins est même capable de lui interdire de faire des miracles : à Nazareth : « il ne pouvait faire aucun miracle » (Mc 6, 5), à cause du manque de foi de ses compatriotes, un manque de foi qui « l'étonnait » lui-même (6, 6). Jésus nous confie aussi le secret de sa manière de faire à l'occasion de l'échec de ses disciples à guérir un lunatique (Mt 17, 14-21 ; Mc 9, 14-29 ; Lc 9, 37-43). Ils n'ont pu réussir à cause de la pauvreté de leur foi, tandis que celle de Jésus est entière et sans faille aucune. « Et puis, ce genre de démon ne peut s'en aller, sinon par la prière et le jeûne. » Chaque miracle est un don que Jésus obtient par sa propre intercession.

La mentalité du temps de Jésus ne faisait pas clairement la différence entre maladie et possession du démon, la première étant toujours, peu ou prou, la conséquence de la seconde. Si bien que la même scène peut appartenir à un registre ou à l'autre. Dans les deux cas le malade ou le possédé touche au domaine d'un sacré diabolique, dont la sainteté de Jésus veut le libérer. Le cas de la lèpre, qui rend le malade impur et infréquentable, est typique de cette interférence entre l'impureté physique et l'impureté morale de tout l'homme. Ainsi la guérison du démoniaque de la Décapole (Mt 8, 28-34 ; Mc 5, 1-20 ; Lc 8, 26-39), dont le comportement était absolument immaîtrisable et qui nous apparaît comme un grand malade

psychiatrique, est traité comme l'expulsion d'une légion de démons. La guérison-libération est un acte du combat de Jésus contre les manifestations du Malin et du mal.

Les miracles de la nature

Certains miracles, et parmi les plus retentissants dans la dynamique évangélique, ont pour objet un phénomène naturel : la pêche miraculeuse (Mt 4, 18-22 ; Mc 1, 16-20 ; Lc 5, 1-11 ; Jn 21, 1-11) et la multiplication des pains (Mt 13, 13-21 ; Mc 6, 30-44 ; Lc 9, 10-17 ; Jn 6, 1-15) sont attestées par les quatre Évangiles ; la tempête apaisée (Mt 8, 23-27 ; Mc 4, 31-41 ; Lc 8, 23-25) et la marche sur les eaux (Mt 14, 22-33 ; Mc 6, 45-52 ; Jn 6, 16-21) sont les signes de l'autorité de Jésus sur le cosmos et font question aux témoins : « Qui est-il pour que même les vents et la mer lui obéissent ? » (Mt 8, 27). Ces miracles nous posent aujourd'hui des problèmes plus délicats. Par définition une enquête historique ne peut conclure à une réalité qui est objet de foi. Il reste que l'analyse exégétique moderne a pu faire beaucoup de progrès pour discerner si tel ou tel miracle peut remonter ou non à une tradition venant de Jésus lui-même et s'il y a un élément événementiel et historique au cœur de cette tradition[6]. L'historicité comporte beaucoup de degrés. Mais ces miracles ne dérogent pas à la loi générale qui donne sens aux événements extraordinaires rapportés dans les Évangiles. Tous sont des signes donnés à la présence de l'Évangile en et par Jésus. Ils sont provoqués par la même générosité.

N'oublions pas que même cette activité de bonté et de miséricorde a été accusée par ses adversaires les pharisiens de la manière la plus radicale qui soit, et pas seulement parce qu'il opérait des guérisons le jour du sabbat. Jésus est accusé de «

chasser les démons par Béelzéboul le chef des démons » (Mt 12, 22-32 ; Mc 3, 22-30 ; Lc 11, 14-23). C'est une accusation absolument gratuite de perversité. Jésus y répond avec la plus grande force, puisqu'il affirme chasser les démons par l'Esprit de Dieu. Plus encore, tout blasphème proféré contre l'Esprit de Dieu est le plus grave qui soit, un péché impardonnable, parce que ce pécheur se met lui-même dans une attitude de refus de tout pardon.

La prise de distance et le secret messianique

Le secret messianique imposé par Jésus (Mt 8, 1-4 ; Mc 1, 44 ; Lc 5, 14), mais le plus souvent sans aucun effet, est caractéristique de l'attitude de Jésus par rapport à ses propres miracles. Il entend prendre une certaine distance avec cette activité, dont il ne veut pas qu'elle en vienne à le définir au point de le confondre avec elle. Cela représenterait une grave déviation de sa mission. Les miracles en effet suscitent l'attention et l'espérance. Ils ont pour résultat ces foules qui poursuivent Jésus d'un lieu à l'autre et à la limite ne lui laissent même pas le temps de manger. Si Jésus avait voulu jouer de la corde du succès, on voit ce qu'aurait pu devenir sa vie, changée en celle d'un guérisseur facile. Les miracles pouvaient facilement dégrader le ministère de Jésus par le bas. Or il n'en fut rien. Jésus n'accomplissait un miracle que dans un contexte de foi et à l'occasion d'une détresse. Il pouvait lui arriver de guérir les malades d'une foule rassemblée autour de lui, mais toujours dans ce même contexte de foi. Il ne veut pas être occupé tout le temps par cette activité, qui reste discrète dans sa vie et ne l'arrache en rien aux conditions normales de l'existence. Jésus n'était évidemment pas un thaumaturge

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

font » ; « Entre tes mains je remets mon esprit ». La parole au bon larron est une promesse eschatologique qui ne concerne plus l'ici-bas.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ces fiançailles du « Fils de l'homme », c'est-à-dire du Fils de Dieu, avec l'humanité, se sont-elles si vite dégradées et envenimées au point d'aboutir à l'horreur de la croix, « scandale pour les Juifs, folie pour les païens » (1 Co, 1, 23) ? Cet épisode n'est-il pas tout le contraire du bonheur et du salut ? Il étale toute la perversité de l'humanité, son refus de la justice et de la sainteté. Pourquoi « fallait-il » que les choses se passent ainsi, comme le répète Luc dans son Évangile ?

Avant de chercher une réponse proprement théologique à cette question, nous pouvons interroger les quatre récits de la passion dans les Évangiles, qui tiennent une place textuelle considérable dans l'ensemble des livrets, au point que l'on a pu dire qu'ils en constituent le contenu essentiel, ce qui les précède n'étant que leur introduction. Ces quatre récits sont remarquables par l'image même qu'ils nous donnent de Jésus : paix, sérénité, dignité qui dominent de haut l'attitude de ses multiples adversaires, Juifs, païens, soldats. Il est la figure dont la grandeur humaine capte toute l'attention du lecteur. Il provoque non seulement la sympathie que l'on éprouve pour tout homme injustement condamné, mais aussi une admiration et un amour pour son sens des autres au cœur de l'épreuve et sa parole de pardon sur la croix. D'autre part, les évangélistes ne cherchent nullement à nous apitoyer sur ses souffrances physiques qui sont exprimées avec la discrétion la plus grande et une économie impressionnante de vocabulaire, à la différence de tant de représentations scéniques ou cinématographiques qui insistent lourdement sur l'horreur physique des sévices subis. La mise à mort de Jésus, la plus cruelle qui soit, est transfigurée par son

attitude. La passion devient une véritable prédication de la grandeur de cet homme. Au terme de sa lecture, à quoi pense-t-on ? Nullement à la part de responsabilité des uns et des autres, ni même à leur comportement. On est simplement saisis par ce que nous révèle de lui et de nous sa manière de vivre sa mort, tandis qu'il provoquait la réaction du centurion au pied de la croix, un homme pourtant habitué aux condamnations à mort : « Vraiment cet homme était un juste. » N'est-ce pas la prise de conscience que cette manière de mourir ne peut pas mourir ? Elle a en elle-même valeur de salut. La manière dont Jésus vit sa propre mort devient un récit de salut. Cet homme est plus grand que toutes les turpitudes humaines qui disparaissent en quelque sorte devant lui.

La lecture de ces textes n'est-elle pas déjà en elle-même un « bonheur » et un « salut » ? N'est-elle pas plus forte et plus vraie que toutes les atrocités de l'humanité, qui en quelque sorte se récapitulent dans la mise à mort du Christ ? Qu'on ne dise pas qu'il s'agirait alors d'un simple « exemple ». Il s'agit proprement d'une grâce, c'est-à-dire d'un don de conversion. La lecture de la passion ne nous laisse pas indemnes, pour peu que nous ayons essayé d'entrer en vérité dans la trame du récit.

La résurrection, révélation de la vie

La mort de Jésus constitue le sommet du témoignage et de la révélation de l'excellence humaine de Jésus. Mais un doute ne demeure-t-il pas, capable d'hypothéquer un tel témoignage ? Sur quoi a débouché cette mort exemplaire ? Dans ce combat que Jésus a mené par amour pour la justice et la vérité, de quel côté Dieu se situe-t-il ? De son côté ou du côté de ses adversaires ? Ce témoignage bouleversant ne méritait-il pas une réponse

proprement divine ?

Prétendre aller au-delà de la mort de Jésus en croix, c'est dépasser l'objet de ce livre qui se limite au témoignage humain donné par Jésus. Le témoignage de la résurrection appartient à un ordre tout autre que les témoignages de sa vie parmi nous. Il s'agit d'un témoignage proprement divin accessible à la foi seule. Mais pour qu'un tel témoignage, qui transcende tellement l'ordre de l'expérience humaine, soit accessible, tant au lecteur aujourd'hui des Évangiles qu'aux contemporains de Jésus, il a fallu tout le poids de la grandeur humaine de Jésus dans sa parole et son comportement, dans la générosité de ses bienfaits, dans la désappropriation de lui-même, dans sa manière unique de mourir enfin. Sa vie humaine est la grande pédagogie de la révélation de son identité.

Osons donc franchir un instant le pas de la mort de Jésus, vers la réponse proprement divine à ce qu'elle a d'unique. Cette réponse est la résurrection de Jésus elle-même, qui a valeur de révélation et de don. Jésus est « ressuscité des morts », témoignage de vie par excellence, de cette vie que nous désirons tous et qui résume en un mot ce que nous mettons sous le mot de bonheur ou de salut. Mais cette vie de Jésus n'est pas le simple retour à sa vie antérieure, comme ce fut le cas pour Lazare, c'est-à-dire d'une vie qui conduirait une fois encore à la mort. « Le Christ ressuscité ne meurt plus » (Rm 6, 9). Ce que Jésus manifeste en lui-même désormais, c'est l'expression de la « vie éternelle », souvent promise et déjà pour une part réalisée ici-bas.

La résurrection de Jésus est la réalité, accomplie en lui, de notre salut ; elle est aussi la promesse du nôtre. Car il est ressuscité pour nous. Tel il est ressuscité, tels nous ressusciterons nous aussi. Être sauvé, c'est vivre, vivre tout entier, vivre absolument, vivre toujours, vivre dans l'amour reçu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme je vous ai aimés ». Ce « comme » est la marque distinctive du chrétien.

Jésus calme l'enthousiasme naïf et irresponsable de Pierre en lui annonçant son reniement. Il se présente comme le chemin vers le Père et libère les siens de bien des confusions. Mieux, il est « le chemin, la vérité et la vie » (14, 6). Il faut qu'il persuade Philippe que « celui qui m'a vu a vu le Père » (v. 9). Il révèle donc l'immanence mutuelle du Père en lui et de lui-même dans le Père, thème qui reviendra plusieurs fois. Il leur promet l'envoi de l'Esprit, « un autre Paraclet » divin, car lui-même se comporte envers ses apôtres comme un avocat et un paraclet qui ne veut pas les laisser orphelins. L'immanence mutuelle du Père et du Fils s'ouvre aux siens, puisque le Père et le Fils viendront établir chez eux leur demeure.

Après une pause Jésus reprend la parabole biblique de la vigne, mais de la manière la plus personnalisée qui soit : le Père est le vigneron, le Fils est la vraie vigne et les disciples sont les sarments. L'immanence de tous en chacun est donc assurée. C'est une immanence d'amour, qui s'oppose à la haine du monde. Jésus promet à nouveau l'envoi du Paraclet dont il développe les activités, en particulier le charisme qui conduira les disciples à la vérité tout entière (16, 13). S'il les laisse pour un temps difficile où ils seront dans l'affliction, ce ne sera qu'un moment à passer pour arriver à la joie de la victoire sur le monde. Le sommet de l'entretien donne lieu à l'ultime prière de Jésus à son Père, prière testamentaire pour tous ceux que le Père lui a donnés et qui sont au Père, car tout ce qui est au Fils est aussi au Père. Jésus ne prie pas seulement pour ceux qui sont avec lui en ce jour d'adieux, mais pour tous ceux qui croiront en lui par la médiation de leur parole. La prière s'achève dans la grande symphonie d'un amour qui vient du Père, se déploie dans tous les disciples et remonte par le Fils vers le Père.

Ce film rapide des grandes prises de parole de Jésus dans l'Évangile de Jean n'a pas cherché à en montrer toute la richesse, mais simplement à en synthétiser l'image. Sa parole reste bien celle d'un homme, particulièrement patient devant les contradictions, d'un homme qui connaît des moments de grande fragilité, d'un homme enfin particulièrement aimant, mais aussi d'un homme qui affirme son identité divine avec la plus grande netteté, et que la méditation de son évangéliste nous présente comme le souffrant déjà ressuscité, celui qui a été élevé de terre et attire tout à lui.

De l'utilité de quatre portraits de Jésus

L'Évangile de Jean a toujours été reçu dans l'Église comme le « quatrième Évangile » : c'est dire qu'il y en a trois autres avant le sien, qui seraient peut-être à lire avant lui. Serait-il insuffisant à lui tout seul pour nous donner une image exacte de Jésus ? La question ne se pose pas dans la mesure où nous avons les quatre, à partir desquels nous nous formons dans la foi l'image de Jésus. Mais elle peut nous aider à évaluer la portée de cette diversité des témoins et de la signification de certaines variantes qui nous rendent la personnalité de Jésus plus vivante. La présence des quatre images de Jésus fait passer celui-ci devant nous d'une photographie statique à un cinéma à la fois vivant et mouvant. Sans doute l'image est-elle abusive, car il ne s'agit jamais d'instantanés de ce que fut Jésus ; mais elle garde un élément de vérité : à travers les scènes des différents Évangiles nous voyons s'animer la personnalité humaine de Jésus dans la manière même dont ses premiers témoins l'ont perçue et comprise, avec des variantes qu'il a pu lui-même illustrer.

Dans l'Évangile de Jean il n'y a aucune ambiguïté sur

l'humanité de Jésus. Il est proclamé avec une certaine brutalité que « le Verbe s'est fait chair », le récit voit Jésus demander en termes particulièrement réalistes que l'on mange sa chair et que l'on boive son sang. Dans son Évangile Jésus connaît la fatigue (Jn 4, 6) et la soif (4, 7) ; il affronte sa passion avec la même dignité et grandeur que dans les synoptiques. Plus encore, la communauté johannique a connu une véritable sécession en ce qui concerne la vérité de son incarnation. Certains de ses fidèles ne pouvaient l'admettre. Jésus donne les signes les plus clairs de son affectivité : il aimait Lazare et l'un de ses disciples plus que les autres. Dans les scènes de récits Jésus n'est pas moins humain que dans les autres Évangiles.

Pourtant les textes des grands entretiens et discours johanniques nous semblent proposer une figure plus abstraite, plus lointaine de nous. On sent moins l'homme parler que le Fils éternel qui nous révèle l'intimité qui l'unit au Père et toutes ses prérogatives dans la mission qui est la sienne. Le rapport entre humanité et divinité en Jésus n'est pas le même des synoptiques à saint Jean. On peut ici parler de deux niveaux complémentaires de révélation. Comme le dit en un sens voisin saint Ignace dans ses *Exercices spirituels*, chez les synoptiques la divinité se cache ; elle se laisse lentement percevoir et confesser jusqu'au témoignage de sa mort ; elle se manifeste seulement en sa résurrection. En Jean, même dans le temps de son ministère public la divinité de Jésus se manifeste de plus en plus clairement. Chez les synoptiques nous nous trouvons en face du premier temps de la pédagogie de l'incarnation. Jésus doit se faire reconnaître comme un homme véritable et comme un homme vrai, pour que nous puissions le recevoir et discerner en lui le « plus que l'homme ». En Jean cette pédagogie arrive à son terme. Jésus est toujours parfaitement homme et reconnu pour tel, mais il est l'homme transparent à sa divinité, l'homme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au début du IIIe siècle, Tertullien écrivait : « la chair est la charnière du salut[2] » ; une romancière du XXe siècle lui fait écho : « les sacrements, ce lien charnel avec Dieu[3] ». Pilate, en livrant le corps de Jésus au bon vouloir de ses accusateurs, insiste sur cette humanité unique, en disant « Voici l'homme ! » (Jn 19, 5), l'homme défiguré par les outrages de la passion, mais aussi l'homme transfiguré par la transcendance dont il témoigne et la limpidité de son attitude.

---

1. Sur l'interprétation d'une telle formule, voir ce qui est dit, p. 155.
2. Tertullien, *De la résurrection de la chair*, ch. VIII ; *PL* 2, 806.
3. Françoise Mallet-Jorris, *La maison de papier*, Grasset, 1970, p. 217.

Table

Introduction

Chapitre I Jésus resté au Temple et son entrée en scène

Chapitre II Jésus sujet à la tentation, mais sans péché

Chapitre III Une journée de Jésus

Chapitre IV Jésus, le portrait vivant des béatitudes

Chapitre V Le sermon sur la montagne

Chapitre VI Jésus en dialogue

Chapitre VII Questions sincères et questions-pièges
Chapitre VIII L'imaginaire de Jésus dans les paraboles

Chapitre IX Jésus et sa mère

Chapitre X Jésus, homme de cœur

Chapitre XI Des repas à l'eucharistie

Chapitre XII Miracles, puissance et signes : Jésus thaumaturge

Chapitre XIII Une certaine manière de mourir

Chapitre XIV Jésus dans l'Évangile de Jean

Chapitre XV Jésus, vérité de l’homme et vérité de Dieu

Conclusion Les regards et le toucher de Jésus

Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant’Communication
au Bernard (Vendée).